

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Le Champ des extrêmes

Michel Lord

Numéro 50, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38700ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1988). Compte rendu de [Le Champ des extrêmes]. *Lettres québécoises*, (50), 35–36.



de même avec beaucoup de plaisir. La surprise et *ma* découverte (j'avais déjà lu ailleurs tous les autres textes de cette anthologie) : «L'Auteur du Temps d'aimer», de Claude Mathieu, un conte ingénieux et diablement bien ficelé...

Les textes des autres écrivains sont assez moyens et parfois médiocres. «L'Oiseau» et «La Robe» de Roch Carrier sont plus poétiques que fantastiques (l'un n'empêche pas l'autre, me direz-vous...), les trois contes d'Yves Thériault ne rendent pas vraiment justice à leur auteur («Le Sac» n'est pas un conte fantastique, tout au plus une histoire d'horreur) quant à Michel Tremblay (oui, le dramaturge), il est surreprésenté, avec trois contes dont deux sont assez médiocres, des œuvres de jeunesse sans grand intérêt. Pour les besoins (historiques) de la cause, on aurait fort bien pu n'en retenir qu'un (par exemple «Angus ou la lune vampire», le meilleur des trois) et remplacer les autres par les œuvres d'auteurs absents au sommaire.

Ah! le rôle ingrat du critique... Il est tellement facile de porter des jugements sur le travail des autres! Étant moi-même anthologiste à l'occasion, je connais les pièges et les difficultés d'une telle entreprise. Il n'y a pas de recueils parfaits. C'est pourquoi, au-delà de certains aspects négatifs ponctuels, je me dois de souligner l'aspect méritoire et indispensable d'une telle entreprise. Les «non-spécialistes» (ils sont bien plus nombreux que nous... heureusement!) ne manqueront pas d'y trouver leur compte et découvriront certainement avec plaisir cette «petite anthologie, trop modeste» (p. 10) qui rend compte, à sa manière, de la richesse d'un genre en pleine expansion au Québec. □

Norbert Spehner

## Le Champ des extrêmes



Francine Pelletier

**Le Temps des migrations**, recueil de nouvelles de SF, de Francine Pelletier, Longueuil, Le Préambule, 1987, 202 p. (coll. Chroniques du futur).

**Le Diable au marais**, contes fantastiques, de Pierre-Yves Pépin, Montréal, Triptyque, 1987, 130 p., 11,95\$.

Le sort en est de nouveau jeté, comme à chaque printemps depuis maintenant cinq ans, le Grand Prix Logidisque de la science-fiction et du fantastique a été accordé cette année à Gilles Pellerin pour son (second) recueil de nouvelles fantastiques intitulé *Ni le lieu ni l'heure* (Québec, L'Instant même, 1987). Dans *Lettres québécoises* (n° 46, été 1987), Marie José Thériault avait déjà parlé du volume dans sa chronique et souligné, si je ne m'abuse, ses qualités d'écriture. Je n'insiste donc pas, me contentant de rappeler les mots mêmes du lauréat, lors de la remise du prix, qui reflètent une opinion largement répandue dans le milieu de SF/F québécois, à savoir que

les jurés du Grand Prix, depuis la fondation, se rangent en marge de toute coterie pour accorder leurs grâces et mentions. L'œuvre primée cette année, à l'instar de la plupart des précédentes (*L'Épuisement du soleil* et *Coquillage* d'Esther Rochon, et surtout *Incidents de frontière* d'André Berthiaume), n'est pas une œuvre facile, mais elle traduit bien le travail d'un écrivain authentique.

Suivant une habitude établie depuis deux ans, les membres du jury ont officialisé cette année la pratique du double lauréat : en plus de couronner un ouvrage, on accorde un second prix à l'auteur de la meilleure nouvelle de l'année. Cet honneur est allé en 1988 à Francine Pelletier grâce à sa nouvelle intitulée «La Petite Fille du silence» parue dans *Le Temps des migrations*. L'auteure a déjà publié une quinzaine de nouvelles de SF dans différentes revues spécialisées (elle fait elle-même partie du collectif de la revue *Solaris*), et a fait paraître un roman pour la jeunesse, *Le Rendez-vous du désert* (chez Paulines).

Dans *Le Temps des migrations*, son premier recueil de nouvelles, elle n'a repris qu'un seul texte de ses anciennes parutions, et y a ajouté cinq nouvelles inédites. Je dirais que l'ensemble est inégal, que ça traîne parfois en longueur, que l'écriture ne me semble pas toujours à la hauteur des sujets traités, mais que dans chaque nouvelle, Pelletier montre qu'elle a un talent certain qui s'affinera avec le temps. Il y a au moins deux nouvelles (dont la nouvelle primée) qui sont très réussies et qui valent à elles seules tout le recueil. Ce sont des récits où elle délaisse le plus les dialogues, pour laisser parler une voix celle d'une narratrice ou d'un narrateur. L'un de ces récits —

précisément «La Petite Fille du silence (Le journal de Mani)» — a d'ailleurs la forme d'un journal intime adressé à une narrataire disparue. Dans les autres récits, les dialogues abondent, ce qui ne constitue pas absolument un défaut en soi mais, chez Pelletier, l'effet me paraît parfois un peu lourd. Ceci dit, l'information, l'échange de points de vue qu'on y retrouve soulève des questions souvent intéressantes.

Ce qui compte, dans ces nouvelles, ce sont d'abord des idées et des sentiments tout à fait élevés, des discussions éminemment contemporaines, qui touchent à la question de la liberté des individus face à l'État, à la question de l'écologie et à celle d'une certaine morale du comportement face à l'enfant, l'amour, l'avortement, les animaux, les plantes, la pollution, etc., face aussi à tout ce qui est différent. Chaque nouvelle pose un de ces problèmes, ou plusieurs à la fois, et c'est exactement ce qu'on peut appeler de la *fiction spéculative* puisque le texte instaure un questionnement grâce au double mécanisme de la distanciation critique et de la projection spatio-temporelle.

Pelletier campe la majorité de ses récits dans un univers qu'elle a mis en place il y a quelques années : celui qui tourne autour d'une Terre dominée par un Gouvernement qui vit sur Asternam, une station orbitale; dans ce monde-là, les humains ont réussi à coloniser l'espace au-delà du système solaire. Il s'agit donc d'un décor de *space opera* relativement conventionnel, mais le discours est propre à la SF moderne, axée sur les aspects psychologiques de la rencontre avec l'inconnu, avec le nouveau, l'autre, le différent...

L'imaginaire de Francine Pelletier pourrait être comparé à ceux de deux autres écrivaines de SF québécoise : Élisabeth Vonarburg et Esther Rochon (elle pourrait être tout aussi proche d'Ursula K. Le Guin qu'elle s'était amusée à pasticher dans un spécial «pastiches» de la revue *Imagine...*, n° 27, avril 1985). Ce qui réunit ces écrivaines, c'est l'approche psychologique du contact entre êtres vivants sur Terre ou ailleurs, c'est aussi l'idée du *passage* d'un espace à l'autre, l'idée de la *quête* d'un espace intérieur, d'un espace de liberté où l'on peut s'épanouir. Mais ce qui distingue nettement ces trois écrivaines québécoises, c'est l'écriture : celle de Pelletier est peut-être encore moins assurée que celle des deux autres, mais pour un premier recueil, il faut dire que c'est assez réussi. Par ailleurs, cette œuvre permet de voir *in progress* des problèmes qui préoccu-



pent la jeune génération et qui sont discutés dans un solide cadre de SF.

\* \* \*

Pierre-Yves Pépin n'est pas un nouveau venu même si son nom est nouveau dans le domaine fantastique. Il est né en 1930, a enseigné à l'Université de Montréal et a publié une série d'essais à l'Hexagone, des essais aux titres aussi éloquentes que *L'Homme essentiel*, *L'Homme gratuit* et *L'Homme éclaté*. Pépin a aussi publié de la poésie en 1986. Je n'ai pas lu ces ouvrages qui sont peut-être excellents, mais la lecture de son recueil de nouvelles fantastiques ne m'a pas convaincu qu'il fallait absolument que j'aie vu de ce côté-là. Pour tout vous dire, j'ai abhorré *Le Diable au marais* et ce, pour deux raisons : d'abord parce que c'est écrit comme ça ne se peut plus, c'est plein de clichés, d'emphase, de vieilles tournures de phrases comme celle-ci : «L'astre solaire au zénith incendiait la

terre sans merci. Aucun nuage n'allégerait l'indigo intense de la voûte céleste» (p. 51), ou encore : «Entouré d'un champ magnétique livide, le bateau roulait bord pour bord en vibrant à des angles précaires» (p. 121). Ensuite, la forme et le contenu des nouvelles me semblent complètement désuètes : ça raconte des histoires (il y en a quatre) où le diable joue un rôle, un peu comme il le jouait dans les contes québécois du XIX<sup>e</sup> siècle. On ne peut s'empêcher de penser aux deux légendes racontées par Philippe Aubert de Gaspé fils dans *L'Influence d'un livre* (publié en 1837 !), ou aux diableries de Louis Fréchette. C'est tout dire! Et comme dans ces contes-là, le narrateur y va de sa morale très catholique. Le «courroux de Dieu», la prière, le repentir et les ornières du vice sont des ingrédients dont l'auteur se sert à satiété.

Toutes ses histoires sont situées dans la campagne québécoise et dans un passé lointain ou récent. Des marins sont témoins de la remontée d'un vaisseau fantôme peuplé de crapauds diaboliques qui expient une faute; le plus jeune des marins, une sorte d'angelot, est terrassé par une crise cardiaque en priant la vierge. Le texte dit qu'il a rendu son âme à Dieu. Dans un autre conte, un bateau de croisière est rempli de riches qui sont toujours désignés comme des jouisseurs effrénés sur qui la main de Dieu va bientôt s'abattre, ce qui ne tarde pas à survenir. On a encore droit à une histoire de pacte avec le diable, à une histoire de bête mystérieuse, et tout cela est toujours raconté comme des légendes, où le Bien et le Mal, le vice et la vertu s'affrontent de manière, je dirais, élémentaire.

En somme, l'ensemble, assez décevant, montre une étonnante survivance de ce type de récit archaïque dans le corpus québécois. Le seul autre exemple que je connaisse de cette pratique au Québec, c'est la série des *Contes d'Azade* par Azade Harvey, qui dit s'inspirer des légendes des Îles-de-la-Madeleine. Mais lui, il semble y mettre un peu d'humour, ce qui échappe totalement à Pépin. C'est donc un volume que je conseille aux nostalgiques des vieilles formes narratives, que Pépin maîtrise bien et qu'il écrit dans un style qui convient à ce genre de choses. □

